



Nous ne trouvons pas Dieu en restant immobiles dans une quelconque belle théorie religieuse, mais seulement en nous mettant en chemin, en cherchant les signes de sa présence dans les réalités de chaque jour et, surtout, en rencontrant et en touchant la chair de nos frères... Pape François

1^{ère} jour : Texte de la veillée en Provence.



Méditation d'un petit frère Labrien à la suite de saint Benoît-Joseph Labre

Au fil de mes voyages, au rythme paisible des routes empruntées et des visages croisés, il m'arrive souvent de m'arrêter, de lever les yeux vers le ciel comme on le fait quand on cherche à remercier sans trop savoir comment, et je me dis, tout simplement : *"Dieu est bon."*

Il est bon de m'avoir donné cette vie-là une autre vie, ni plus noble ni plus simple, mais profondément enracinée dans l'humble beauté des jours, dans le labeur discret, les silences habités, les rencontres offertes comme des grâces. Une vie à la suite d'un mendiant de Dieu, Benoît-Joseph Labre, dont je tente, à ma mesure, de garder la mémoire vivante. À lui, j'ai consacré le plus clair de mes jours. Et c'est par lui ce saint effacé, presque invisible aux regards pressés que je découvre, à chaque pas, la splendeur cachée qu'on appelle la grâce.

Je l'ai reçue, cette grâce, un jour d'avril 1981. C'était le 5. Avec l'abbé Bernard Hingrey, nous descendions la pente douce d'une pâture qui menait à la maison natale du saint, à Amettes. Je ne le connaissais pas encore, ce *"Pèlerin pour Dieu"*. Et pourtant... en entrant dans cette humble demeure, une paix m'a saisi, une chaleur, une force. Une présence. Ce lieu m'attendait. Oui, il m'aimait. J'en avais l'intime certitude. Et depuis ce jour, cette présence ne m'a jamais quitté. Même dans mes nuits les plus sombres, elle est restée là, tapie dans le silence. J'ai appris à dessiner seul mon chemin, avec cette grâce comme unique espérance.

Mais ce qui m'émerveille le plus, ce ne sont pas tant les lieux quoique certains aient la noblesse des vieilles pierres imprégnées de prière que les gens. Ah, les gens ! Ces hommes et ces femmes rencontrés dans l'ombre d'une chapelle, sur les bancs d'une conférence, au détour d'un sentier oublié... Ils ont dans les yeux cette lumière propre aux âmes grandes ouvertes comme les volets d'une bastide quand le mistral s'est enfin calmé. Ils donnent sans bruit, sans calcul, sans retour. Comme on respire. Avec cette simplicité qui désarme. Et moi, je suis là, petit frère Labrien parmi les autres, recevant cent fois plus que ce que j'ai cru donner.

Alors me revient le souvenir d'un autre visage. Celui du Père Henry Delpierre. J'étais adolescent, fougueux, peut-être un peu trop blessé aussi. Et lui... il parlait de l'Évangile comme on offre du pain. Pas de ces discours qui pèsent lourd, non. Des paroles qui nourrissent. Il vivait l'Évangile comme une liturgie offerte au peuple, accessible, vivante. Et moi, dans mon cœur d'enfant, je me disais : cet homme-là n'est pas comme les autres... il a quelque chose de Dieu en lui. Ce qu'il disait, il le vivait. Ce qu'il priait, il l'incarnait. Et j'apprenais, sans le savoir, que

la bonté existe. Qu'elle se glisse dans un regard, un silence, un geste de tendresse. Qu'elle ne crie jamais, mais transforme tout.

C'est ainsi, lentement comme mûrissent les figes au soleil d'août, que l'enfant rebelle enfoui en moi a commencé à croire que la vie pouvait être belle, même cabossée. Qu'un autre monde est possible. Pas un monde rêvé, un monde qui n'est pas seulement le mien, ni celui des saints sur les vitraux, mais un monde où Dieu, doucement, dépose sa trace dans nos vies.

Et pourtant... malgré les années, j'ai encore tant de mal avec la trahison cette morsure de l'âme qui vient toujours de trop près et qui ne supporte pas la violence, même masquée parfois sous les pieux habits d'un religieux ou d'une religieuse. J'apprends, jour après jour, qu'il faut une grande paix pour rester debout, et une paix plus grande encore pour tendre la main.

Je ne suis ni un héros, ni un savant. Je suis juste un petit frère Labrien, en marche, passionné par ce saint pèlerin dont je n'ai pas encore percé tous les secrets. Et plus j'avance, plus je comprends que la vraie force n'est pas dans les discours ou les certitudes, mais dans cette fidélité obstinée au bien, à cette grâce reçue même minuscule. Un bien silencieux, qui ne fait pas de bruit, mais qui éclaire. Qui demeure. Qui console.

Ceux qui l'ont croisé sur leur route dans une église silencieuse, au détour d'un village, ou même sur le bord d'un chemin ne l'ont jamais oublié. Quelque chose en lui vous attrapait le cœur, comme un vieux chant qu'on croyait perdu. Ce n'était ni sa parole, souvent rare, ni sa silhouette effacée, mais une sorte de lumière tranquille, une paix qui tenait chaud, comme un reste de braise dans la cheminée. Alors on racontait : aux enfants, puis aux petits-enfants. On ne voulait pas que ça se perde, une rencontre pareille. On disait : *" Je l'ai vu, moi... Il est passé. "* Et ça suffisait à faire mémoire.

De ces rencontres, il reste encore des traces, çà et là : une pierre gravée, un oratoire, une chapelle. Les lieux se souviennent. Car la vie de ce saint pèlerin n'a pas été un long fleuve tranquille : elle fut jalonnée d'épreuves, de surprises, de labeurs, mais aussi d'aventures providentielles, comme seuls les pauvres en vivent, ceux qui n'ont que Dieu pour seul bagage. Son pèlerinage, ce n'était pas une promenade de santé. Il en a vu, le pauvre... Il en a vu, ce Benoît-Joseph : des nuits glacées et des étés à pérégriner sur les cailloux, des jours sans pain, des chemins perdus, des détours, des cœurs verrouillés comme les portes d'un mas abandonné. Il avançait sans demander son reste. Il coupait à travers bois, grimpait les sentiers qu'on n'ose plus prendre depuis que les voitures ont aplani la terre. Il n'allait pas là où c'était facile. Il allait là où Dieu l'attendait.

Et parfois, Dieu l'attendait dans les endroits les plus inattendus... C'est du moins ce que murmurent encore les anciens de Provence, le soir, au coin du feu, quand le bois crépite et que les souvenirs remontent comme les flammes sur les braises. Pour peu que vous tendiez l'oreille, ils vous confieront l'un de ces récits tissés de mémoire et de foi, où plane encore l'ombre lumineuse du saint Pèlerin de Dieu.

C'était, racontent-ils, un hiver comme on n'en fait plus. Décembre 1773... ou peut-être février 1774 ? Nul ne le sait vraiment. Peu importe, au fond : le froid, lui, ne se trompait pas de saison. Ce jour-là, un vent venu du nord un mistral sauvage et capricieux secouait les oliviers nus comme des squelettes d'argent...

Sur les hauteurs d'Artigues, le ciel s'était fâché tout sombre, puis tout blanc. La neige tombait dru, couvrant les collines d'un silence immaculé. Elle se déposait sur les branches, sur les toits, et jusque dans le cœur des hommes, comme pour leur rappeler, devant les caprices de la nature, qu'un peu de silence n'est jamais de trop.

Dans ce décor figé, un homme marchait. Lentement, comme un pèlerin avance dans sa prière. Ses pas, lourds, laissaient une trace dans la poudreuse. Il s'appelait Benoît-Joseph Labre. Mais ce jour-là, il était simplement un pauvre de Dieu, un pèlerin transi, avec ses vêtements rapiécés, son chapelet au poignet, et cette lumière dans les yeux que le froid ne pouvait pas éteindre.

Il gravissait les collines d'Artigues, l'air absent, les mains croisées contre sa poitrine pour y retenir le peu de chaleur qu'il lui restait. Le vent lui fouettait le visage. À chaque pas, il priait. À chaque pas, il offrait son souffle à Dieu.

Arrivé près d'un vieux ruisseau au pont de pierre, il s'arrêta. Là, les ruines d'un mur oublié se dressaient comme les restes d'un temps où l'on priait encore l'Angélus au champ. Il s'adossa un instant à cette mémoire de pierres. Le soir tombait, et le monde devenait gris.

Il arriva enfin à Artigues. Il revenait de la Sainte-Baume, disait-on, et cherchait un abri. Il frappa à quelques portes – on ne lui ouvrit pas. Peut-être avait-on peur, ou peut-être n'avait-on plus rien à donner. Alors il continua son chemin.

Au loin, il aperçut la ferme de la famille Bellon. Les troupeaux y étaient déjà rentrés. Les clochettes tintaient faiblement, dans ce silence hivernal. Le vent redoublait, la neige lui entraît dans les yeux. Mais il ne lâcha pas. Il parlait à Dieu à voix basse, comme à un ami qui marche à côté de vous dans la nuit.

— *"Allons, Benoît-Joseph... Marche... Marche encore. Là, il y a de la lumière... Peut-être qu'on t'y ouvrira..."*

Mais ses jambes ne suivaient plus. Il s'effondra dans la neige.

Pendant ce temps-là, dans la ferme des Bellons, on entendait le tic-tac paisible de la grande horloge. Autour de la cheminée, la famille était rassemblée. Sébastien Bellon, le père, sa femme Marie, et leurs enfants Joseph et Étienne se réchauffaient les mains. Le feu crépitait. Le vent faisait claquer les volets, mais à l'intérieur, c'était la paix, la paix simple des campagnes, la paix de ceux qui n'ont pas grand-chose, mais qui savent le partager.

Le vieux chien, un berger fidèle à la truffe humide et aux oreilles fines, leva soudain la tête. Il grogna doucement, puis se dressa, alla gratter la porte. Il aboya. Une fois. Deux fois. Trois.

— *"Qu'est-ce que c'est ?"* demanda Sébastien.

Le chien grattait encore, tournant en rond comme un fou. Intrigué, le maître ouvrit. Le chien fila dehors dans la nuit, puis s'arrêta, regarda son maître, repartit... et revint.

— *"Y'a quelqu'un ?"* lança Sébastien dans le vent.

Mais le chien, lui, savait. Il retourna une dernière fois, et cette fois, Sébastien le suivit. Là, à quelques pas de la porte, il vit un corps recroquevillé, tout blanc dans la neige. Le chien léchait le visage du pauvre hère, le regardait avec des yeux pleins de bonté, comme pour lui dire : *"Ne crains rien, tu n'es plus seul."*

Sébastien Bellon s'agenouilla, souleva l'homme tant bien que mal, et l'emmena dans la maison. On le réchauffa. Thérèse, l'épouse de Joseph, le fils aîné, lui donna un bouillon, une soupe. C'était peu, mais c'était tout. Et ce peu-là, partagé avec amour, c'est tout ce qu'il fallait à Benoît-Joseph Labre, reconnaissant pour tant de bonté.

Le lendemain, avant de repartir, Benoît-Joseph posa sa main sur l'épaule de Sébastien Bellon :

— *"Au nom de Dieu, dit-il, toi et tes descendants, vous aurez le pouvoir de soulager les malheureux. Je te confère le don de guérir. Ce don passera à l'aîné de tes garçons jusqu'à la septième génération..."*

Et la promesse se réalisa.

Sept générations plus tard, Étienne Bellon, *"le médecin des pauvres"*, soignait fractures et entorses non pas avec des machines, mais avec ses mains, et avec l'amour transmis par un pèlerin transi de froid dans la neige. Il mourut en 1959, sans successeur. Le don concédé à la famille Bellon par Benoît-Joseph Labre s'arrêta là.

Mais pas l'histoire. Car elle vit encore dans les récits qu'on se transmet en Provence. Et dans le souvenir des chemins que l'on suit, au village d'Artigues. Aujourd'hui encore, dans cette Provence aux collines gorgées de soleil, il arrive qu'un vent se lève... Pas celui qui fait claquer les volets, non... Un autre. Un souffle, doux et fort, comme une voix. Il dit que l'Espérance ne fait pas de bruit, mais qu'elle s'accroche à la semelle des pèlerins. Elle vient dans un bol de soupe partagé, dans l'abolement d'un chien, dans le silence d'un feu de bois. Et si vous tendez l'oreille, ami pèlerin, vous l'entendrez... au détour d'un sentier ou d'un murmure de vent dans les pins. C'est la voix d'un frère. C'est la voix d'un saint. C'est celle de Benoît-Joseph Labre, le pauvre pèlerin pour Dieu.

Et si ce souffle vous guide un peu plus loin, peut-être vous mènera-t-il jusqu'à un vieux carrefour, là où les chemins du hameau des Bellons et d'Artigues se croisent. C'est là qu'un oratoire a été dressé en son honneur, en 1994, par les habitants du hameau. Une simple pierre, une humble reconnaissance, pour marquer le passage de celui qui ne cherchait pas à être vu, mais qui laissait, derrière lui, une trace profonde dans les cœurs.

Ce pèlerin pour Dieu, à d'autres saisons, poursuivra sa route. Il passera par Carpentras, Arles... Puis il atteindra Aix-en-Provence, Marseille, L'Isle-sur-la-Sorgue, Valréas. À chaque halte, il ne laissait pas seulement l'empreinte de ses pas poussiéreux, mais celle d'un regard tourné vers le ciel.

À Aix, une jeune fille du nom de Félicité Raymond croisa son chemin. Il s'arrêta, la contempla un instant, et lui dit d'une voix douce, comme soufflée par l'Esprit :

— *"Je prierai bien le Bon Dieu pour vous. Il a des vues sur votre âme. Vous irez à Rome... Je n'y serai plus. Puis vous reviendrez à Aix-en-Provence, votre pays, et y fonderez une maison religieuse."*

Puis il reprit sa marche de pèlerin, livrée à la Providence, sous les yeux interloqués de la jeune fille.

Ce pauvre dormait là où le soir le surprenait : dans les fossés, contre une pierre chaude, ou sous un porche d'église de village. Et parfois, un habitant lui ouvrait sa porte, avec cette générosité rustique des gens du peuple. Et ça suffisait à lui donner l'envie de dialoguer. Il priait comme on respire, sans faire de bruit, chaque pas devenait une offrande. Il était tourné vers l'invisible, les pieds dans la poussière. Et s'il choisissait ses routes, ce n'était pas par caprice : c'était pour suivre le Saint-Sacrement, une messe, une prière, une chapelle perdue au bout d'un vallon.

Et si un jour vous passez par la Provence, à votre tour, vous pouvez marcher dans ses pas. Il est passé ici, oui, il est bien passé par là. Il a laissé son empreinte pas sur les pierres, mais dans les mémoires. Et c'est encore bien visible, comme un témoignage qu'on peut toucher du doigt, si on sait regarder et écouter. Il a logé et prié au Prieuré de Saint-Jean-de-Garguier, à Palette, au Tholonet, à Beaurecueil, à Meyreuil, à Artigues, à Suze-la-Rousse à Verquières, à saint Gens... Et partout, ces lieux en gardent la mémoire.

Et puis, il y a cette histoire... une de celles qu'on se passe entre anciens, à voix basse, quand les cigales dorment et que le vent fait frémir les maisons endormies.

Elle vient du Montaignet, dans la vallée du Chicalon. Un jeune berger de Roman faisait paître ses brebis ce jour-là. Il a vu s'approcher un homme, le visage maigre, les habits poussiéreux, mais avec des yeux comme on n'en voit pas souvent. Benoît-Joseph Labre lui tendit son écuelle, vide. Il lui demanda un peu de lait. Le gamin, sans poser de question, a trait une brebis, puis deux, et il lui a rempli son bol. Alors le saint a dit, tout doucement : *"Je n'ai pas d'argent pour vous payer... mais Dieu vous le rendra. Vos brebis doubleront."* Et, paraît-il, c'est ce qui arriva. Les bêtes ont donné deux agneaux chacune. Et le petit berger est devenu un homme comblé. On dit qu'il n'oublia jamais ce mendiant au regard de feu.

Et pour peu qu'on tende l'oreille, on entend encore parler de lui... De Benoît-Joseph Labre, le pauvre lumineux. De celui qu'on n'attendait pas, et qui pourtant est passé. Il a laissé dans la terre de Provence une semence du ciel, visible, et bien réelle. Et parfois, sous le soleil ou dans la brume du matin, il arrive qu'un pèlerin sente son pas se faire plus léger. Alors il sait qu'il n'est pas seul. Le saint marche encore c'est lui qui l'accompagne.

Je me souviens d'un jour de 2014, à Palette, entre deux collines du Tholonet. Je m'y étais rendu presque par hasard. Mais pour ceux qui marchent avec le Saint, les hasards ont souvent des airs de rendez-vous. Un vieil homme m'ouvrit la porte de la chapelle dédiée à saint Benoît-Joseph Labre. Il ne m'a rien demandé. Il m'a seulement conduit jusqu'à l'autel. Puis il s'est tu. Et dans ce silence, j'ai compris qu'il priait. Non pas avec des mots, mais avec sa vie entière. Et j'ai pensé : voilà un saint sans auréole, sans statue, mais dont le cœur abrite un royaume.

C'est là, peut-être, que j'ai compris notre vocation, à nous autres Labriens. Elle n'est pas de convaincre. Encore moins de conquérir par le pouvoir. Elle est d'aimer. De rester vrais et libre. De marcher sans blesser. De croire, avec une sorte de douce folie, qu'au fond de chaque être humain, même fracassé par la vie, il y a un sanctuaire intact où Dieu habite.

Et parfois, je me demande si ce que je cherche depuis toutes ces années, ce n'est pas une maison. Pas de celles qu'on bâtit de pierres, mais une maison intérieure. Un lieu invisible, où mon âme pourrait se poser, se reposer. Et chaque fois que je crois l'avoir trouvée, quelque chose me rappelle qu'elle n'est pas à posséder, mais à visiter. Comme la maison natale du saint, à Amettes :

"Ce lieu m'attendait. Ce lieu m'aimait..."

C'est pour cela, je crois, que je continue d'espérer et de voyager. Non pas pour fuir. Mais pour rester vivant. Pour ne pas m'enfermer dans mes douleurs ou mes certitudes. Pour garder le cœur ouvert à l'inattendu. Car le vrai pèlerin ne sait jamais exactement où il va. Il sait seulement qu'il ne veut pas se tromper de chemin.

Un jour, à Saint-Nicolas-de-Port, dans la grande basilique oubliée des guides touristiques, j'ai trouvé une carte postale, posée là, comme oubliée. Dessus, une simple phrase, soulignée au crayon :

" Tu fais vivre l'Église, si en vivant ta vie, tu entraînes et apprends aux autres à me suivre. "

J'ai souri. Et j'ai senti en moi une douce paix. Une de ces paroles qui ne s'expliquent pas, mais qui transforment. Comme si saint Benoît-Joseph lui-même m'avait glissé à l'oreille un mot d'encouragement. Et j'ai compris que Dieu ne cherche pas des parfaits. Il cherche des cœurs larges comme les places d'un village en fête. Il ne compte pas les pas, mais la manière de les faire. Et que, peut-être, la sainteté, c'est cela : une fidélité joyeuse au peu qu'on a reçu.

Alors j'ai repris la route. Le cœur habité. Les mains vides, mais prêtes. Et je me suis dit : tant qu'il y aura des âmes pour aimer ainsi, discrètement, obstinément, l'avenir ne sera jamais perdu.

Il y aura toujours un feu sous la cendre.

Il y aura toujours un sentier vers la source.

Et jusqu'au bout de la route, il y aura cette douce folie d'espérer encore.

Et cette route est infinie...

Frère Alexis, fl

Prière des chemins pour les Pèlerins de Provence

À la suite de saint Benoît-Joseph Labre

Regarde-nous, Seigneur,
pèlerins, nous montons sur les chemins.
Nous quittons nos maisons, nos soucis, nos horloges...
Et nous voilà, suivant les sentiers,
comme on suit une promesse.

Seigneur,
bénis nos cœurs de pèlerins qui s'élancent
sur les sentiers caillouteux de notre Provence,
entre la nature généreuse et les oratoires oubliés.
Nous marchons dans les pas de Benoît-Joseph Labre.
Accompagne-nous sur cette terre gorgée d'histoire,
et donne-nous un cœur assez vaste
pour abriter dans la prière tous les visages rencontrés.

Seigneur,
quand la fatigue se fait rude,
bénis nos pieds couverts de poussière,
nos visages marqués par le vent et le soleil,
nos haltes dans les chapelles silencieuses,
nos prières murmurées ensemble.

Mets dans nos cœurs ce chant ancien,
celui qu'on chantait à la veillée,
à l'heure où les ombres s'étiraient,
sous le chant mélodieux des cigales,
avec les mots de notre pays :
*" Va, marche, ami pèlerin,
Dieu t'attend un peu plus loin. "*

Fais de nous, Seigneur, des frères pèlerins,
en marche, comme Benoît-Joseph Labre,
l'âme légère, les mains ouvertes, le cœur tourné vers Toi.
Qu'on puisse dire de nous :
" Ils allaient là où Dieu les attendait. "

Qu'on puisse reconnaître en nous ce feu discret,
ce souffle ancien qui ne s'éteint jamais.
Alors, nos pas auront un sens.
Alors, nous aussi, pèlerins de Provence,
serons unis comme des frères,
à la suite de ce mendiant de Dieu,
dont les pas résonnent encore sur les sentiers de pèlerinage.
Amen.

Frère Alexis, fl. À Verquières, les Bouches-du-Rhône le 30 avril 2025

Ce texte : "*La où Dieu m'a attendu*" est la suite du précédent : "*Méditation d'un petit frère Labrien à la suite de saint Benoît-Joseph Labre*".

2^{ème} jour : Texte de la veillée en Provence

Là où Dieu m'a attendu.

On croit souvent que les vocations naissent dans les grands silences des monastères ou les couloirs solennels des cathédrales. Mais Dieu, lui, a ses chemins à Lui. Des chemins de poussière et de pauvreté, de lumière douce et de patience. Il ne frappe pas à la porte comme un visiteur pressé. Il attend. Il s'installe dans un lieu, dans un regard, dans un souffle.

Ce récit n'est pas une leçon. Ce n'est pas une biographie. C'est un chant discret, un peu comme on fredonne une mélodie en marchant seul le long d'un sentier. C'est le témoignage d'un frère qui a trouvé son chemin en rencontrant un autre pèlerin, Benoît-Joseph Labre, dans un petit village du Pas-de-Calais que rien ne semblait désigner : Amettes.

Ce que vous allez lire, c'est une mémoire qui se donne. Le fruit mûr d'un long compagnonnage. Un "merci" mis en mots. Une lampe déposée sur le bord du chemin, pour ceux qui viennent après.

Ce que je vais vous dire à présent, ce n'est pas une suite comme on en écrit dans les livres, non... C'est plutôt comme lorsqu'au bout d'un vieux chemin caillouteux, on tombe nez à nez avec une source oubliée. Claire comme du cristal, fraîche comme un matin d'avril. Une source qui ne dit pas son nom, mais qui désaltère.

Je ne pensais pas reprendre la parole. Mais voilà... Vos sourires, vos silences pleins d'attente, vos questions murmurées ont entrouvert une porte ce soir :

- " Dis-nous la suite, petit frère... "
- " Que dis-tu de toi-même ? "
- " Pourquoi Amettes ? "

Alors, je vais essayer de vous répondre. Avec l'humilité de ceux qui savent qu'ils ne savent pas grand-chose. Avec les mots simples de ce pays où l'on parle en regardant loin, oui, loin, comme font les anciens sur les bancs de pierre, quand le vent se lève et que l'on sent bien que quelque chose de plus grand nous dépasse.

Je vais vous dire ce que j'ai compris. Et vous révéler ce que j'ai reçu.

Voilà, mes chers amis : si je suis devenu ce que je suis, c'est parce que Dieu m'a devancé. Il m'a surpris un 5 avril 1981, à Amettes. Un détour de la providence, un simple voyage, en compagnie d'un prêtre. Rien de spectaculaire. Pas de visions, Pas d'éclairs, ni de voix dans le ciel. Juste une lumière douce, comme la

flamme d'une chandelle dans une église vide. Une paix descendue dans le cœur, qui s'y installe sans bruit.

Une certitude intime, plus tenace que le doute, plus discrète que la peur. Elle ne criait pas, non... Elle murmurait. Comme un souffle dans le dos, un vent léger qui vous pousse sans qu'on le voie. Une présence tapie au fond de l'âme :

— " **C'est là. C'est ici que commence ton chemin.** "

Et ce " là ", c'était Amettes. Ce village que je ne connaissais pas, mais qui, en silence, m'accueillait.

— "Ce lieu m'attendait."

— "Ce lieu m'aimait."

Amettes, ce n'était pas un décor, ni une étape. C'était une étreinte. Comme si la terre elle-même avait gardé la mémoire de ses pas à lui, le saint Pèlerin pour Dieu, et qu'en les touchant, mes propres pas trouvaient enfin leur place. Amettes ne m'a pas vu comme un étranger. Non. Il m'a reconnu. Il a aimé mes silences, mes hésitations, mes blessures d'adolescent, et les a déposées aux pieds de Benoît-Joseph Labre, comme pour me dire :

— " **Ici, tu peux poser ton fardeau. Ici, on marche à ton rythme.** "

Et moi, tout simplement, j'ai répondu.

Car dans ce village tranquille, entre une église au clocher modeste et des maisons sans prétention, j'ai su que je venais de rencontrer un ami. Un frère. Et qu'à partir de ce jour, mon chemin ne serait plus jamais tout à fait le mien.

Depuis ce jour, le sanctuaire à Amettes est devenu pour moi bien plus qu'une étape de pèlerinage. C'est un refuge. Un seuil sacré.

C'est une maison, ouverte au ciel et au silence. Rien de spectaculaire, rien d'imposant juste le vestige d'un vieux corps de ferme artésien, un banc peut-être, et la présence discrète de Quelqu'Un.

C'est là que mon cœur s'est posé, il y a quarante-quatre ans. C'est là que d'autres, un jour, poseront peut-être le leur. Un coin de paix pour les pèlerins dont l'appel est encore timide, incertain, parfois un peu cabossé. Des marcheurs qui n'osent pas toujours dire " me voici Seigneur", mais dont le regard en dit long sur l'Espérance.

Ici, on ne leur demande pas d'être forts, ni sûrs, ni prêts. Juste d'être là. Et au cœur de cette maison, une présence veille. Elle ne veille pas comme un gardien qui guette, mais comme une mémoire vivante qui accueille l'inconnu qui s'invite.

Cette présence, c'est celle de Benoît-Joseph, humble veilleur et compagnon invisible gardien silencieux d'une espérance sans faille, témoin et intercesseur des " oui " murmurés dans l'ombre mais entendus de Dieu.

C'est là que je me ressource, autant que je le peux. Petit frère parmi d'autres, avec mes sandales usées, mon cœur encore en chantier, et ce désir brûlant de dire à chacun :

— " **Ami pèlerin, tu as ta place ici.** "

Dans cette maison, nul besoin d'autre toit que la tendresse de Dieu. On y entre sans frapper, on s'y pose comme on est, et l'on repart un peu plus vivant, un peu plus libre, avec dans les yeux un reflet de cette Lumière qui vient de Lui.

Alors, ami pèlerin, si un jour tes pas t'y mènent, assieds-toi. Laisse le vent te parler, et le silence te bénir. Et peut-être entendras-tu, toi aussi, ce murmure qui m'a fait rester :

— " **Tu es chez toi ici.** "

Je ne saurais l'expliquer, mais ce village, je le porte en moi comme un point d'ancrage silencieux, un phare discret qui éclaire, sans bruit, les nuits de mon existence.

Chaque fois que j'y retourne, j'ai l'impression que les pierres me reconnaissent, que les arbres me saluent d'un clin d'œil, que les bancs de bois me retrouvent avec patience, comme un vieux copain qui ne vous juge pas d'avoir tant tardé. Et la maison natale qui entrouvre sa porte, comme une grand-mère pleine de douceur, et dans un souffle de souvenirs semble me murmurer : " Petit frère Alexis, te voilà revenu... "

— " **sois le bienvenu chez toi.** "

Et puis... il y a ce silence. Ce silence profond, généreux, bon, comme la saveur d'un pain de campagne tout juste sorti du four. Un silence qui vous remet à votre place, vous apaise, vous parle de Dieu mieux qu'un long sermon.

J'y ai trouvé la paix.

J'y ai rencontré un saint : il est devenu mon ami.

J'y ai vu des pèlerins à genoux, le visage labouré par la vie, les yeux pleins d'un immense espoir.

Et c'est là que j'ai compris une chose simple, mais grande comme le monde : le ciel, parfois, se penche doucement, tout près de la terre, comme un vieux berger qui parle à sa brebis.

Les lieux saints, voyez-vous, ne font pas de bruit.

— " **Ils vous attendent. Et ils vous aiment.** "

Oui, le sanctuaire à Amettes m'a aimé d'un amour que seul Dieu peut souffler à un cœur cabossé comme le mien. Et moi, petit frère, je me suis laissé aimer. Car dans ce coin oublié du Pas-de-Calais, le Ciel m'a fait signe. Il m'a soufflé, humblement, mais avec la force impétueuse d'un ouragan déchaîné.

— " **C'est ici que ton histoire s'écrit. "**

Et je n'ai pas résisté. La route fut âpre, difficile, mais j'ai persévéré.

Je ne suis pas devenu frère Labrien du jour au lendemain. Le Bon Dieu ne travaille pas dans la précipitation. Toute vocation véritable, c'est d'abord une alliance. Une histoire d'amour entre un Dieu patient et un homme un peu trop écorché. C'est Lui qui s'invite. C'est Lui qui choisit l'heure. Et nous, pauvres de nous, on ouvre la porte comme on peut, souvent tremblants, souvent les mains vides.

Une vocation, ce n'est pas une brillante idée, ni un rêve d'enfant. Ce n'est pas un choix comme on en fait devant l'étal d'un marchand de confitures. C'est un appel. Un appel venu de loin, tombé du ciel comme la pluie sur la terre sèche. Et qui, une fois entré, remue tout. Jusqu'à faire jaillir une source.

Que reste-t-il, désormais, de ces années passées à suivre ses pas, tandis que mes sandales s'usent doucement et que les feuilles mortes d'automne viennent parsemer le sentier de ma vie ?

Ce lien avec Amettes, voyez-vous, il ne s'est jamais effacé. Il s'est au contraire approfondi, comme une racine qui descend lentement dans la terre, sans faire de bruit, mais qui tient bon quand le mistral secoue les collines.

Je n'ai pas choisi d'être frère Labrien comme on choisit un métier ou un projet. C'est venu par petites touches, à la manière de ces pierres qu'on empile sans savoir encore la forme du refuge qu'on construit. Une rencontre, un silence, un regard... Et puis, ce nom qui revenait toujours :

Benoît-Joseph.

Comme une prière qui vous parle.

Comme une chanson douce qui revient sans cesse à votre esprit.

Il ne m'a pas attiré par la gloire, il n'en avait pas.

Ni par les miracles, il n'en faisait pas grand tapage.

Mais par sa manière d'aimer sans posséder, de marcher sans savoir, de prier sans parole.

C'est cela, je crois, qui m'a parlé le plus fort.

Il était libre. Libre comme un enfant qui sait à qui il appartient.

Alors j'ai appris à marcher à son pas.

À vivre en frère. Pas en maître. Pas en savant.

Un frère marqué par les épreuves, qui choisit de veiller dans le silence de la nuit, pour que la lampe continue de briller dans l'obscurité des autres.

Un frère qui ne donne pas de réponses, mais qui reste là, à côté, pour ceux qui cherchent.

Un frère pour qui la présence est déjà prière.

Être Labrien, c'est ça :

C'est découvrir l'amitié qui habite le cœur de chaque personne que je rencontre.

C'est entrer dans l'ordinaire du monde avec un cœur habité.

C'est bénir le pain, bénir les larmes, bénir la route.

C'est croire que Dieu habite les poches vides.

Et que l'espérance est un feu qu'on se passe d'un regard à l'autre, en silence.

Et puis, il y a cette manière de regarder les gens. Avec bonté. Avec humour aussi, parfois. Car moi, je suis sûr que saint Benoît-Joseph, dans ses longues marches, il riait. Il riait des maladresses des hommes, de ses trous dans les poches, et peut-être même du grincement de ses sandales. Alors moi aussi, j'essaie de ne pas me prendre trop au sérieux. Je ris souvent. Je pleure parfois.

Et je marche toujours.

Parce que ce lien avec ce petit saint, qui n'a rien fondé d'autre qu'une petite communauté labrienne, qui n'a rien écrit, qui n'a laissé que des pas dans la poussière des chemins... ce lien-là, il m'a façonné. Il m'a appris que la sainteté, ce n'est pas d'être au-dessus, mais d'être au-dedans. Dans le cœur des autres. Sur le bord du chemin. Dans le silence qui console. Il m'a appris à aimer le peu, à bénir le rien, à espérer envers et contre tout.

Et je crois que c'est ça, être frère Labrien : C'est faire le pari que Dieu passe par les chemins de traverse. Et que tant qu'il y aura un pauvre pour lever les yeux, tant qu'il y aura une âme pour dire " **Me voici** " dans le secret de son cœur, alors l'Espérance n'aura jamais fini de naître.

Il était libre, Labre... libre comme un enfant qui sait à qui il appartient.

Moi aussi, petit frère Alexis, je suis libre. Car je sais à qui j'appartiens.

Je suis Pèlerin d'Espérance !

Frère Alexis, fl.

Écrit à Verquières, dans les Bouches-du-Rhône, le 31 avril 2025.